BIBLIOTECA NAZ.
201
70
NAPOLI

16. 3. b.

70.

Suppl. Publ. R 44

LETTRE

A

M. LUCE DE LANCIVAL.

Cet Ouvrage se trouve :

Chez PETIT, Libraire, Palais-Royal, Galerie de Bois, côté du Jardin, N.° 257.

LE NORMANT, Imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, N. 17.

NEPVEU, Libraire, Passage des Panoramas, N. 26.

MONGIE, Libraire, Palais Royal, Galerie de Bois, N. 208.

CAPELLE et RENAND., Libr.-Commissionnaires, rue J. J. Rousseau, N°. 6.

MARTINET, Libraire, rue du Coq St. Honoré, N°. 15.

DEBRAY, rue St. Honoré, N. 168.

Et CHOMEL, Imprimeur-Libraire, rue Jean-Robert, N. 23 et 26.

025837

LES SOUVENIRS

OU

De Quelques Exemples de la Manifestation des Caractères de la Beauté.

LETTRE à M. LUCE DE LANCIVAL,

Professeur d'Éloquence au Lycée Impérial, Membre de plusieurs Sociétés savantes et littéraires, etc.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

A PARIS.

DE L'IMPRIMERIE DE CHOMEL.

1807.

LES SOUVENIRS.

DEPUIS l'instant où parcourant ensemble je ne sais quelle dissertation sur la beauté, par l'italien Conti, vous ramenâtes mes pensées vers un sujet que tant d'émotions accompagnent, les idées se succèdent, se pressent, se confondent dans ma tête. Quelquefois elles semblent se chasser mutuellement parceque les bornes de notre esprit ne lui permettant pas d'embrasser un grand nombre d'objets, il faut qu'il en laisse échapper à mesure qu'il en reçoit; d'autres fois elles s'effacent; parceque dans le cercle habituel de notre vie, peut-être les abstractions ne sauraient être que passagères; cependant elles ne disparaissent point totalement : elles ne s'en vont que

pour revenir encore. Sans cesse la sensibilité cherche à ressaisir l'impression établie ; et elle parvient ordinairement, tôt ou tard, à la retrouver, car dans cette succession rapide d'idées, lors même qu'elles paraissent entièrement oubliées, je ne sais quel souvenir confus est toujours prêt à la révéler de nouveau. Telle, mon ami, me paraît être la marche constante de l'esprit humain.

Mais comment sur un texte si riche, les sensations de l'auteur de la dissertation se trouvent-elles si ressérées ? Comment a-t-il pu consentir à circonscrire, ainsi qu'il l'a fait, un sujet dont les bornes semblent toucher à l'infini même ?

En effet, généralement répandue ; la beauté se reproduit sous mille formes ; je voudrais du tems et peut-être oserais-je lutter avec monsieur l'abbé

Conti ; mais le tems m'échappe, et avec lui les impressions fugitives qui se présentent.

Peu susceptible d'analyse, la beauté se laisse si bien appercevoir qu'on a peine à comprendre comment, quand de toutes parts les caractères en sont empreints sur ce qui nous environne, l'auteur de la dissertation, écrivant sous le ciel de la riante Italie, a été assez malheureusement disposé pour ne la voir à peu près que dans le mélange de quelques couleurs. C'est, si je peux en dire ma pensée, que l'auteur a remplacé le sentiment par de l'esprit. S'il avait mieux senti, n'eut-il pas généralisé davantage, et sa dissertation n'y eut-elle pas infailliblement gagné ?

Ce qu'il oublia, me permettrez-vous d'essayer de l'esquisser en partie ? Quelquefois un simple trait suffit

pour présenter une face nouvelle de l'objet sur lequel on arrête ses méditations et si peut-être j'ose espérer avoir, dans cette faible ébauche, rencontré ; ce but, c'est moins par la puissance des souvenirs dont la sensation aura été portée jusqu'à vous, que par ceux qui, vous étant propres, seront par cette ébauche, rappelés à votre mémoire. Le complément aux idées de Conti, se trouvera moins dans l'ouvrage dont elles sont l'occasion que dans celui que vous composerez vous-même en me lisant.

Oui, mon cher confrère, partout des traces de la beauté s'apperçoivent ; de toutes parts au moral et au physique la beauté fait le charme de notre existence ; nous ne saurions faire un pas sans la rencontrer. Toutefois, il faut des yeux pour la voir et la sensibilité intellectuelle seule les donne : sans

elle, les organes des sens sont et seront éternellement impuissans pour la saisir.

Hier, dans l'enceinte gothique de la Métropole, entendîtes-vous ces sons plaintifs et majestueux du compositeur Chénier ? Ces accompagnemens contraints, ne disaient-ils pas : elle est là ?

Le soir, dans un temple profane ; appercûtes-vous, sous une cornette villageoise, les graces de madame Ferrière ? eûtes-vous des oreilles pour ce chant si vrai ? L'émotion douce et pénétrante qui résulte de ce tableau digne des pinceaux de l'Albane parvint-elle jusqu'à vous ? Cette douleur naïve d'un cœur trahi, exprimée avec tant de simplicité, eut-elle le don vous intéresser ? Pour moi, cent fois j'avais entendu cette musique si constamment une, et cette fois encore je l'écoutais

avec un plaisir qui me semblait nouveau, tant l'expression étrangère à toute convention de tems et d'école a de puissance sur notre âme ! Mon ami, nous nous occupons de la beauté, donnons un moment aux plaintes ingénues de Colette, et nous l'aurons rencontrée.

Eh ! de quelle autre beauté, ces bois, ces routes détournées, cette ombre mystérieuse viennent m'entretenir ! Je crois appercevoir l'empreinte de ses pas ; la voir suivre les sinuosités de ce taillis ; entendre le son de sa voix. Vaine illusion, prestige d'un sentiment qui partout me la montrent ! Le silence, le mouvement, la feuille qui tombe me la rapèlent. Souvenirs chers et importuns ! Tout sert à me tromper. Je la cherche où elle fut... Les ondulations que la douce haleine des zéphirs fait naître me retracent la souplesse de

sa démarche. Au moindre accident de lumière, au bruit le plus léger, il me semble la voir s'enfoncer dans ces profondeurs, l'entendre fuir et m'appeller... Tout me parle d'elle... elle était là... elle a cessé d'y venir. Il n'est aucun arbre au pied duquel je ne la voie encore ... Aucun tapis de verdure où je ne me dise elle s'y reposa! Elle n'y est plus, mais la pensée de ce qu'elle fût y est restée; et à cette pensée que je retrouve partout, le souvenir d'une grace s'y rattache! O mon ami! je me prosterne devant tant de beauté et je sens que tout mon être lui appartient.

Abandonnons je vous prie ces routes solitaires dont les silencieux souvenirs sont si éloquens; je la suis, elle emporte avec elle une partie du charme qui y retenait. Cherchons encore la beauté dans les lieux qu'elle va habiter.

Dites-moi, n'est-elle pas dans ce tulle léger dont elle vient d'envelopper ses cheveux? Dans cette coupe capricieuse qui consent à découvrir un côté de sa figure si attachante pourvu que l'autre ne laisse appercevoir que des traces fugitives, des contours qui échappent à l'œil qui les suit sous la dentelle, et le mouvement de rubans dont les bouts effilés se jouent sur cette jolie figure. C'est une espiéglerie de plus qu'elle vous fait et qu'une espiéglerie est intéressante dans elle ! Vous qui voudriez écarter cette barrière importune, demanderez-vous encore où est la beauté? Suivez l'agencement si pur de ce plissé qui, sorti des cartons de *Le Roi*, attend la destination qu'il doit recevoir; posez le, par la pensée, sur cette jolie tête, enveloppant une partie de ses cheveux pour laisser l'autre libre sur son front. Comme par ce rapprochement un simple nœud vous paraîtra embelli !

quelles graces nouvelles iront se réunir aux premières !

Eh, qu'ai-je dit ! J'ai laissé déviner une physionomie ; je ne l'ai pas dessinée .. à cette pensée, la plume s'échappe de mes mains. J'ai osé parler de la beauté que laisse appercevoir la disposition d'un ruban , mais je n'ai pas essayé de rendre l'empreinte du sentiment qui anime la figure qui le porte. Arrivé au sanctuaire de la beauté , je n'ai de forces que pour adorer.

N'attendez donc pas, mon ami, que j'entreprenne de représenter ce qui jamais ne saurait dignement l'être. Aurai-je rencontré une ressemblance pour avoir décrit des traits ? n'est-ce pas l'expression qui leur donne la vie qu'il faudrait rendre ? Je ne peux, je ne dois, je ne veux rien décrire. Quel-

ques vains essais, eussent-ils, d'ailleurs, des succès d'un jour me paraîtraient encore une sorte de profanation : Le seul culte digne de la beauté est tout dans le sentiment qui sait se nourrir de sa propre image.

Si j'ose à peine indiquer ce que j'admire. Si, des cheveux qui se jouent sous les plis d'une tulle, je passe aux pieds qui posent doucement pour descendre du char qui la ramène du bois de Boulogne, voyez du moins, je vous prie, cette rose qu'elle tient dans ses doigts. La rose est une faible image de sa beauté, et je sens que vouloir la peindre serait demander trop encore à nos impuissans idiômes. Quelle langue pourra jamais représenter la molesse de ce bouton penché ? de ces folioles du calice qui légérement écartées par la pression de la fleur qui tend à se développer, sont encore liées à leurs extrémités comme

pour retarder ce développement, préserver d'accident ce dont on sent le prix et prolonger une jouissance toujours trop rapide? Quelle langue saura rendre la noblesse et l'élégance du port de cette fleur balancée sur sa tige ou tenue par les doigts délicats de celle qui va l'approcher de ses lèvres ? de ces feuilles verdâtres qui l'entourent, du sein desquelles la rose se montre parée de ses plus vifs attraits ? Elle vient de s'ouvrir ; déjà elle est doucement inclinée ; bientôt elle ne sera plus. Image de la vie ! Qui ne voit que la rose, dans une touffe de feuilles, portée sur des tiges épineuses est liée à ces idées de convenances qui escortent la beauté de pudeur et de modestie ! Et si une langue, ouvrage des hommes et conséquemment ouvrage imparfait, avait le pouvoir de rendre les diverses impressions qui arrivent à l'ame, ne suffirait-il pas de voir l'objet lui-même

pour sentir combien la représentation de ce qui est beau est restée au-dessous de son modèle ! En vérité, dites-moi seulement par quel art aurai-je pu faire naître l'idée du charme de sa couleur ? Celui qui mille fois l'aura contemplée sera surpris encore en la contemplant de nouveau. Croyez que, quelle que soit la vivacité de l'imagination qui, par des souvenirs se représente tout ce charme, elle cède à la réalité. Pour bien sentir la beauté, il faut la voir elle-même ; vouloir la décrire est témérité, puisque les pinceaux de Wan-Spaendonck ont peine à trouver la couleur pâlissante des pétales de cette fleur comme à leur donner le mouvement ; et, ainsique cet artiste supérieur, y fussiez-vous parvenu, la rose serait-elle connue ? avez-vous oublié quel parfum enchanteur l'accompagne, sensation délicieuse, dont aucunes constructions grammaticales ne sau-

raient donner qu'une idée éloignée ? Que dans le moment, où votre main trace laborieusement quelques stériles combinaisons de ce genre, la rose qu'elle tenait, s'échappe des siennes, et tombe sur ce papier, où vous essayez de dessiner avec des phrases, mécontent de vos efforts vous voudrez tout effacer. Eh ! si cette rose n'est point arrivée à vous par l'effet d'une simple distraction; si elle vous a été adressée avec l'intention de vous en donner à vous-même ou si elle est échappée des doigts qui la tenaient encore, par l'impulsion d'un sentiment qui l'a fait oublier; alors, mon ami, croyez vous l'expression grammaticale aisée à trouver ? Tel est donc l'empire souverain de la beauté ; une sorte de recueillement mêlé de volupté, de respect et d'amour est le premier, je dirais presque le seul hommage qui soit digne d'elle !

Puissions-nous apprendre à le lui rendre partout où elle se trouve ! Mais, il en faut convenir, nous sommes encore à une grande distance d'un pareil but ; en quelques instans qui viennent de se succéder, quelle foule d'objets inapperçus ! que de formes de la beauté dont nous avons à peu-près volontairement détourné la vue ! En passant sous les portiques du Louvre, nos regards se sont-ils dirigés vers cette colonnade, immortel chef-d'œuvre de l'immortel Claude Perrault ? L'entrée du Musée Napoléon était libre, avons-nous porté le tribut de notre admiration profonde vers ce marbre dont on ne peut s'approcher qu'avec une sorte de respect religieux ; vers cet Apollon pythien dont on donnerait, comme de la rose, une toute aussi faible idée avec les seules ressources de la syntaxe ? Et, mon ami, me diriez-vous, quels soins importans ont en ce moment

chassé de notre esprit cette pensée ? Ne serait-ce pas tout simplement l'habitude de l'inatention ?

Je veux vous en donner un exemple. Voici deux hommes qui se rencontrent, se rapprochent sans se connaître, s'éloignent presque au même instant pour ne se revoir peut-être jamais. Que s'est-il passé entre eux dans quelques secondes ? avez-vous remarqué que l'un, embarassé sur le chemin à tenir, s'est approché de l'autre pour lui demander le nom d'une rue et que cet autre après avoir répondu a continué sa route et, sans tourner la tête, s'est éloigné de l'homme auquel il avait parlé, lequel s'éloignait également de son côté ? C'est ce qui tous les jours s'offre à nous, je le sais, et ce à quoi nous sommes si fort accoutumés que nous n'y faisons aucune attention. Cependant, n'avez-vous pas compris

la langue muette de l'homme interrogé, qui déjà avait dit, même avant que de répondre : « Je suis heureux de pouvoir vous donner l'indication que vous désirez, ne me remerciez pas pour si peu; il est si doux d'obliger ! » Ne voyez-vous pas dans l'expression d'un simple sentiment de bienveillance qui, en cette occassion, s'est manifesté par un léger mouvement des lèvres qui se sont portées un peu en avant, un de ces caractères de beauté dont nous nous occupons ? Et nous passions à côté comme sous les portiques du Louvre sans lever la tête. Mon ami, apprendre à regarder est un art que nous cultivons bien peu; je ne sais quelle fatale préocupation nous prive ainsi d'une foule de jouissances précieuses.

Accordez encore quelques momens au même sujet. Dans un cercle nombreux

breux, deux personnes s'entretiennent. Vous êtes à l'un des angles d'un salon où le bruit confus des conversations particulières de différens groupes, vous empêche de saisir ce qui se dit à une autre extrémité : Vous ignorez donc et l'objet de l'entretien et la forme qu'il reçoit ; mais observez tout ce que la beauté a de graces dans les diverses expressions d'une bouche qui encore fermée, cède à peine, par des mouvemens fugitifs et imperceptibles, par un léger sourire plutôt indiqué que montré, aux impressions de l'ame de la personne écoutante. Que de graces dans ce sourire mille fois appelé et renvoyé pour revenir encore sur ces jolies lèvres à mesure que l'autre personne parle ! que ce langage si simple est éloquent ! Quelle inconcevable finesse d'expressions dans chaque mouvement qui tous, ressemblant un peu aux précédens,

sont modifiés par quelques circonstances ! Vous n'avez rien entendu et vous êtes agité, interessé, ému . . . Et que s'est-il dit dans cette conversation que vous suivez des yeux ? Peut-être rien encore que ce qui se dit toujours et partout en semblable rencontre. On a souri, on a marqué de l'intérêt, de la reconnaissance, on est revenu à un sourire de remercimens pour le quitter encore et tout cela était la réponse à de simples questions sur la santé d'une mère ou d'un père absent, les plaisirs d'un dernier bal, les souvenirs d'une amie . . . . . Mais que le jeune homme enhardi ose, en redoublant de précautions pour n'être pas apperçu, dire à demi-voix un mot d'une passion profonde ; constante, éternelle, toujours soumise ; ce mot entendu par une ame timide va amener sur ses lèvres de roses un mouvement tout aussi enchanteur

pour l'observateur sensible et qui n'aura plus rien de ressemblant avec ce qui avait précédé. O vous qui cherchez des traces de la beauté, voyez en, je vous prie, les caractères sacrés dans les mouvemens d'une bouche qui n'a balbutié que quelques mots; ou qui n'a rien articulé encore, mais quelle expression dans ce qu'elle n'a pas osé dire !

Ne vous semble-t-il pas, mon ami, qu'en général les expressions fines ne sont pas assez vues, contemplées, méditées par les artistes ? Parmi nous et à l'époque où l'école un peu abâtardie comptait néanmoins quelques grands talens qui luttaient contre le mauvais goût, les pinceaux de Greuse ont, dans ses têtes de jeunes filles, suivi quelques-unes de ces expressions déliées et touchantes ; mais ils se sont bornés à saisir des modèles dans les

classes communes de la société ; et il serait aisé de faire sentir que c'est ici une erreur dans les beaux arts. Dans les écoles d'Italie et à l'époque brillante de la renaissance des arts, le premier des peintres de son tems et des siècles qui l'ont suivi, Raphaël d'Urbin, s'est, à cet égard, élevé à un point de perfection qu'on ne saurait ni trop étudier ni trop admirer. Peut-être même est-il la condamnation de ceux dont le génie inquiet se plaît à rechercher des routes que ce grand homme évita. Je reviens à mon sujet.

Et cette jeune fille déjà si intéressante, voulez-vous trouver encore dans cet aimable sourire une nouvelle expression ? Ce n'est plus une fille timide, placée dans un salon à coté de sa jeune amie de couvent, c'est une jeune femme modeste, heureuse ; recevant les soins attentifs de l'amour,

les souhaits empressés de l'amitié et dirigeant ses regards sur l'innocente créature que, pour la première fois, elle a appris à porter au sein maternel. Quelle expression profonde, modifiée par le sentiment actuel ! Quel intervalle immense nous avons franchi entre ce caractère de bienveillance générale dont nous nous occupions tout-à-l'heure et le sourire de la maternité ! Que de vides à remplir ! que de traits variés non rappelés ! On ne peut pas tout dire ; quelques exemples suffisent. En voici qui touchent aux précédens.

Suivez cette bonne mère à l'église où elle va remercier la providence du bonheur dont elle jouit, et la prier de protéger le fruit qui lui doit la vie. A sa sortie du temple les bénédictions du pauvre accompagnent cette heureuse mère, émue

par sa reconnaissance, ses prières et par son bonheur même. Elle voit la misère; elle la soulage et une expression nouvelle vient sur ses lèvres qui tout-à-l'heure, osaient adresser des paroles à la divinité. Qu'elle est touchante ! Dans la foule une mère se montre tendant la main, moins pour elle que pour l'enfant qu'elle tient dans ses bras.... Quels nouveaux rapports ont été sentis ! L'étincelle électrique est moins prompte !

Personne n'a entendu l'aveu fait dans le salon.... Je me trompais; parvenu à l'oreille de l'amie placée à côté de l'amie, elle attend un moment; avertie par le silence qui a succédé, et qu'au milieu du bruit général elle seule a remarqué, elle tourne la tête et regarde furtivement sa jolie amie pour la rassurer. Observez, si vous en avez le tems, ce sourire

à peine apparent et aussi-tôt disparu. Il n'a pas été difficile à interpréter pour la personne interessée, mais il a échappé à tout le cercle. Ce sourire disait avec une éloquence bien persuasive: « Heureuse, heureuse amie... il t'aime .... tu es faite pour être aimée par lui .... combien cet aveu lui coûtait ! comme il tremblait ! et, toi aussi chère amie .... rassure-toi : moi seule ai surpris ton secret, et je ne le trahirai pas. »

Essayez, je vous prie, quelques rapprochemens propres à faire ressortir nos observations. Opposez, par exemple, entr'elles les deux amies. Quand ces suppliantes protestations arrivaient dans une ame émue : « Je ne vois et ne veux voir que vous, ne vivre que pour vous. Vous seule ferez la destinée de ma vie. » Voyez quelle expression différente dans une bouche

ouverte par le plaisir ; fermée par la pudeur ; hésitant dans la forme à donner à une réponse que ce dernier sentiment devait modifier, et dans le sourire fin, rapide et assuré de l'amie.

Et comme je m'occupais de ces expressions muettes en apparence, mais dans la réalité si éloquentes ; de ce langage sans bruit, presque sans mouvement, mais dont l'effet de tous les tems, de tous les climats, de tous les âges est de porter la plus profonde émotion dans l'ame ; comme je cherchais quelques traits de cette langue primitive, entendue partout, parce qu'elle ne connait aucune convention ; de cette langue dont le principe est dans le cœur, et qui se manifeste par des traits fugitifs, imperceptibles, mais dont la beauté indéfinissable n'est compa-

rable à rien autre, et devient une source d'intarissables jouissances ; comme je m'occupais, dis-je, de ces expressions qui résident dans l'attitude ou dans un simple trait, une nouvelle est amenée à mon souvenir; puisée dans un âge au dessous de celui de nos deux jeunes amies ; elle appartient à l'âge d'or de la vie, celui de la vraie innocence.

Vous avez pu remarquer en passant sous les arbres du jardin des Thuileries que des hommes étaient occupés à ranger de grosses branches d'un marronnier d'Inde, mutilé par le dernier ouragan, qui par la chûte d'un autre, a brisé cette jolie statue d'Atalante (1) dans sa course, qui semblait à peine toucher la terre. Au

(1) Elle a été rétablie peu de jours après.

moment où nous passions au pied de l'arbre où travaillaient ces hommes, une voix de stentor parvient à un enfant de cinq ans; elle part du haut où l'un d'eux était occupé à frapper de sa hache les branches destinées à tomber. Cette voix qui signale un voleur, et appèle sur lui l'animadversion publique va jusqu'à l'oreille de mon intéressant bambin qui emportait une tige de l'année, verte et ployante dans toute sa longueur, chargée à l'extrémité de quelques larges feuilles. Averti par ces sons qui crient de sévir, mon jeune enfant croyant qu'il s'agit du faible rameau dont il s'était emparé; effrayé par la voix terrible qui le rappèle; recevant pour la première fois la funeste idée qu'il a commis un délit; qu'il est dans le cas d'un malfaiteur contre lequel va se diriger la force publique, revient tout essoufflé, ne pouvant, à son

gré, courir assez vîte restituer sa branche : Que le mouvement de cette jolie petite bouche arrondie ; que ce regard timide et ingénu ; cette crainte si touchante d'avoir mal fait ; ce sentiment de peur qui en un moment avait amené sur sa physionomie le plus beau rouge appelaient l'intérêt ! Plus calme ; en apparence, parce que l'usage de la vie nous apprend à nous maîtriser, je souffrais plus que l'innocente créature qui venait ainsi en amende honorable. Mon cœur avait besoin d'être soulagé du poids qui allait l'oppresser pour toute la journée, que sais-je, pour toute la vie peut-être; puisque souvent les impressions qui sembleraient les plus fugitives se gravent dans notre mémoire d'une manière impérissable, quand l'un des hommes que nous avions vu laborieusement occupé à ranger les branches de l'ar-

bre mutilé dit à l'enfant : « mon ami, ce n'est pas à vous que l'on parle. » Oh ! Si en cet instant vous aviez remarqué comme moi l'expression de bonheur de cette créature si pure, si chaste, si vierge dans ses sentimens, si simple dans les objets de son bonheur, la sensation délicieuse fut arrivée jusques à la moëlle de vos os. J'aurais volontiers couru après mon bambin pour lui dire que je partageais sa joie ; mais nous marchions d'un autre côté et il fut bientôt à une grande distance ; de nouveaux objets vinrent nous occuper ; cependant aucun n'effacera de ma mémoire le souvenir de cet instant, ni l'aimable enfant qui jamais ne voulut devenir un voleur et qui j'espère ne le deviendra jamais. Je me disais avec un sentiment d'émotion qui m'entraînait dans des rêveries dont j'avais peine à me défendre : Oui, l'homme est bon ;

cette pensée que mille fois j'ai eu est vraie. Nons eulement l'expression de l'enfant empressé à restituer sa branche, mais le sentiment de bienveillance pour lui, de l'homme occupé de son travail me confirment dans mon opinion. Oui, toujours l'homme est bon dans ses premières impulsions.

Mon ami, dans tous les tems et tous les lieux, une grande pensée, un sentiment élevé, une émotion pure ne se manifestent qu'aussitôt le mouvement des yeux et de la bouche, l'attitude du corps, le son de la voix ne prennent un caractère de beauté marqué; mais trop souvent une fâcheuse préocupation qui dans le tumulte social ne nous laisse jamais à nous-mêmes, nous empêche de nous en appercevoir. Infiniment délicates, ces nuances nous échappent; il faut pour les saisir une attention que nous

accordons peu à de semblables objets et une liberté d'esprit que presque toujours d'autres soins absorbent. Elles n'en sont pas moins réeles et générales depuis l'enfant timide qui craint d'avoir commis une faute, en ramassant une branche d'arbre, jusqu'à Archimède découvrant les rapports de la Sphère au Cylindre, ou Socrate prenant la coupe empoisonnée et s'entretenant au milieu de ses disciples de l'immortalité de l'ame.

Vainement donc de semblables nuances se multiplient autour de nous ; vainement les formes de la beauté semblent se reproduire de toutes parts pour embellir notre existence; insensibles à leurs impressions, nous nous faisons une habitude de regarder les objets sans les voir, et vainement je vous prêche moi-même

une attention dont notre vie agitée nous rend peu susceptibles : quand quelques caractères de la beauté se manifestent à nous, presque toujours l'indifférence les repousse.

C'est ainsi que ni vous ni moi n'avons rendu hommage au génie de Le Nostre auquel la disposition de ces massifs, de ces terrasses, de ces allées à côté de ces brillans parterres appartient. La beauté du ciel sur le fond duquel se dessinait le sommet de ces marronniers dont l'épaisseur appèle de loin l'homme sensible au repos et au recueillement n'a pas été mieux apperçue. Nous nous sommes promenés sans émotion sous ces beaux arbres ; le roucoulement plaintif et heureux de la tourterelle paisible n'a point frappé notre oreille inatentive ; les mouvemens pleins de grâce des cignes, tranquilles habitans des eaux de ces

bassins n'ont point arrêté nos regards distraits, et rians enfans de l'imagination des âges antérieurs, ces marbres à côté desquels nous avons passé leur ont de même échappé.

C'est encore avec la même préoccupation que nous avons suivi ces quais magnifiques où des marchands exposent ces belles études à la manière du crayon d'après Raphaël, Léonard de Vinci ou David ; faites pour commander l'attention, l'habitude de ne rien voir que superficiellement a été plus forte que leur séduction. C'est par la même raison que la Déjanire du Guide et l'Achille de Regnault reproduits par le burin suave de M. Bervic n'ont pu mieux la captiver. Que de fois à l'extrémité solitaire de l'une des petites allées des Thuileries ne nous sommes-nous pas arrêtés sans

la

lavoir, devant la belle statue du silence qu'on y rencontre, (2) et sans nous rappeler le grand siècle de Louis XIV, où cette copie de l'antique fut commandée ! En nous éloignant de l'enfant à la branche de marronnier pour gagner les rues de Rivoli, de Castiglione et du Mont-Tabor dont les noms tiennent à de si récents, de si immortels évènemens, nous avons laissé à notre droite cette autre copie de l'antique, ce groupe si pur de Castor et Pollux et ni le marbre ni le

(2) Deux sortes de traditions accompagnent ordinairement les monumens. Dans un ouvrage du genre de celui-ci, il est assez indifférent sans doute, que l'on ait suivi la tradition populaire. Sans danger pour la science Archéologique, le sentiment ne peut-il voir dans un marbre la tendre épouse de Mausole, la Divinité du silence, ou la Vénus du Mont-Liban, la Vénus à la triste pensée, etc, etc ?

souvenir de ce qu'il retrace n'ont agité notre ame ! Plus loin n'apperçois-je pas encore la Diane antique ? Tous nos jardins publics reproduisent ce chef-d'œuvre : mon ami, n'approchons pas si nous ne voulons voir là que de la pierre.

A l'angle nord-ouest, quelques peupliers d'Italie, confondent leurs branches ondoyantes avec les larges masses que présentent les marronniers qui sont à leur proximité. Leurs cîmes pyramidales et flexibles s'apperçoivent et disparaissent alternativement, à mesure que l'on marche. (3) Le mys-

---

(3) Il est des hommes qui contestent beaucoup parce qu'ils sentent peu ; et bien que des voies de conviction ne soient pas aisées auprès d'eux, il est permis de leur présenter quelques observations.

1°. N'existe-t-il à leur yeux aucune expres-

tère est là; l'imagination s'y porte et le cœur s'émeut: telle est l'impression résultant de ces combinaisons simples

---

sion dérivant de la différence des contours; ou plutôt cette expression n'est-elle pas le résultat nécessaire et général de la diversité même des formes dont la nature investit tous les êtres? Il serait difficile de supposer ici une réponse absolument négative.

II°. Quand tout porte un caractère dépendant de sa forme, le port des arbres serait-il sans physionomie, ou semblerait-elle assez indifférente pour que tout arbre n'eut de puissance que pour ne transmettre jamais qu'une même sorte de sensation?

III°. En accordant aux formes variées des arbres un caractère quelconque, le mouvement qui vient les agiter n'est-il pas une expression ajoutée à la première?

dans leurs élémens mais qui donnent un champ vaste au sentiment; qui quelquefois, par la seule opposition des formes de deux arbres dont on n'apperçoit que les hauteurs, ramè-

---

Ne sont-ce pas deux moyens de beauté qui se réunissent pour concourir à une impression commune, car le mouvement n'a-t-il pas aussi une expression?

IV°. Dès lors et sans calculer les autres modifications qui peuvent appartenir à des causes incidentes, ce mouvement imprimé ne prend-il pas un caractère particulier dépendant de la forme de l'arbre agité, telle, par exemple, que la disposition verticale ou horisontale des branches sur lesquelles il s'exerce?

Voilà ce qu'avec de la réflexion on regarderait vraisemblablement comme démontré, indépendamment de toute conviction de sentiment.

nent les plus grands effets. Ces peupliers auxquels se lient des idées d'eau, de rochers, de grottes rappellent ces belles scènes où Vernet a si bien agencé ces divers objets de la nature que l'ame ne peut s'en détacher. Nous voilà reportés au Muséum en face du torrent! (N°. 119.)

Plus on médite à ce sujet et plus on est convaincu de la relation intime qui existe entre les formes physiques et les impressions morales; plus on est convaincu de la puissance des premières et pour m'en tenir à l'exemple précédent, quelle profonde impression, ai-je dit, appartient à la forme différente de quelques arbres! appercevoir un peuplier, c'est presque entendre le frémissement de ses feuilles; et, ainsi que l'a si bien observé l'Auteur des Études de la Nature, à l'idée de ce frémissement se r'attachent celles

d'ombrages frais, de paix et de bonheur. Un soufle de plus dans les feuilles tourmentées et des pensées de tempêtes succéderont à ces rians tableaux. A ce mot de tempête, qui n'a pas à se rappeler quelques touchans et douloureux souvenirs !

La beauté est donc le produit des rapprochemens les plus simples ! Le groupe fortuit de quelques arbres autour d'une onde solitaire déjà porte avec lui un intérêt profond ! des impressions touchantes, des idées de bonheur sont le résultat de ce commencement de paysage !

Eloignez de cet asile, le grand théâtre du monde, et à des pensées d'isolement viendront se réunir celles de mœurs conjugales et de vertu.

Sous leur ombre, deux êtres chers

l'un à l'autre, trouvent dans le repos de toute autre ambition, des jours moins enviés que dignes d'envie; l'extrémité des branches flexibles de ces arbres hospitaliers incline-t-elle sous la molle agitation de l'air, des sentimens aussi doux qu'elle arrivent jusqu'à leurs ames unies; mais les vents sont-ils déchaînés; grondent-ils sur une demeure paisible et à l'abri des autres orages de la vie? par l'effet d'un contraste sentimental la pensée est portée au loin; la sensibilité repliée sur elle-même, ne trouvant que le calme, est transportée vers ces mers où des tempêtes se disputent des victimes; des retours sur soi sortent des vœux pour des inconnus malheureux poussés par le destin, les crises sociales ou leurs passions vers des écueils lointains, où la mort les attend. De ces émotions mélancoliques, les liens conjugaux prennent une force

nouvelle; et le sentiment d'un bonheur commun devient plus cher: loi bienfaisante de la nature qui dans la médiocrité de la fortune et la modération des désirs inspire tous les sentimens généreux, ressère toutes les affections heureuses!

Mais que parlé-je de tempêtes éloignées! Le bonheur est-il donc si stable sur cette terre! Il abandonne quelquefois le chaume. Quand les aquilons sifflaient sur le toit solitaire et s'engouffraient dans le feuillage des arbres tutelaires qui l'environnent, les noirs soucis étaient entrés dans la couche nuptiale...

Cependant des instans plus calmes ont succédé. Une fille chérie fruit d'une union que les dieux protègent vient de reprendre le sein maternel

délaissé. Elle s'est endormie. Le bonheur est peint dans les regards des époux; suivez leurs mouvemens ou plutôt leur immobilité; ils n'osent respirer dans la crainte d'interrompre ce sommeil réparateur et inespéré. Alternativement leurs regards se portent sur l'enfant ou se rencontrent ; quelle éloquence sublime dans eux, et quelles paroles les vaudraient ! Que ce jour paraît doux qui à travers le feuillage, naguères symbole des tempêtes morales, maintenant à peine agité, vient montrer aux époux, sous la peau la plus transparente, le sang circulant avec une force nouvelle! que ce souffle si pur qu'exhalent ces jolies petites lèvres demi-closes porte de bonheur dans leur ame! que ce chant de l'oiseau solitaire, refugié dans ces hautes haies de l'aubépine odorante est devenu plus touchant encore ! Que toute la

nature est belle aux yeux attendris qui s'identifient avec ce qui les environne ! L'insecte ailé, sorti du sein des eaux, impunément, s'il ne se pose sur un être si cher, peut errer à l'entour; il a cessé de paraître redoutable; le bourdonnement qu'il fait entendre n'est plus importun.

Tel doit être l'effet constant d'un sentiment profond de bonheur. Par lui toute la nature est embellie, ou plutôt mieux vue ; les sensations agréables ont plus de vivacité, et, dans cette situation de l'ame, je ne sais quelle foule de petites contrariétés disparaissent. A ces époques rares on a des idées plus vraies d'humanité, de justice et d'ordre. En ces momens en quelque sorte solemnels, et qui laissent de longs souvenirs après eux, on est comme ces voyageurs qui transportés dans les hautes

régions des montagnes éprouvent des sensations intellectuelles qui leur étaient inconnues. Cette impression de bonheur concentre l'être sensible dans les seuls objets dignes de ses affections, et mille accidens de la vie, apperçus dans d'autres momens, ne le sont plus dans ceux-ci, où le sont d'une manière différente.

Quelques printems se sont écoulés et devenue la compagne de sa mère, l'enfant sous les mêmes arbres, se penche sur ses genoux, la regarde et cherche à comprendre ce que renferme la lettre qu'elle vient d'y abandonner. Des pertes imprévues, un héritage disputé ont éloigné de ce séjour paisible et jetté dans la pénible et lente carrière de l'ambition, l'ami le protecteur naturel de leur faiblesse. « Maman, que te dit-il, » demande l'enfant ; « il nous aime, » répond la

mère. » O mon ami, établissez, si vous voulez, un dialogue entre elles sur l'absence d'un père ; représentez-vous les impressions morales qui ont lieu dans cette situation nouvelle; peignez-vous les divers caractères de beauté qui se succèdent pendant cet entretien d'une mère avec sa fille qui, jeune encore, ne connaît de la vie que les roses, sans se douter des devoirs si souvent rigoureux qu'impose la société à laquelle elle appartiendra un jour. Pour moi, l'émotion me gagne ; je crois que j'extravaguerais si je continuais à essayer de raisonner. Peut-être aussi, aurai-je dû songer plutôt que mes éternelles descriptions pouvaient fatiguer votre complaisance.

Me sera-t-il permis néanmoins de résumer quelque chose ? J'avais dit en commençant, la beauté est partout ;

elle est en effet répandue dans la nature entière :

Elle est dans la simplicité virginale de la jeune villageoise.

Elle est dans la majestueuse bonté sous la poupre et le diadême.

Elle est dans la rose isolée sur sa tige battue par les vents.

Elle est dans le sein palpitant sur lequel osa la placer une main tremblante.

Elle est dans le monosyllabe prononcé au pied des autels par une amante timide.

Elle est dans le regard d'une mère qui veille auprès du berceau de son fils.

Elle est dans les doigts délicats qui, pendant le sommeil d'un être si cher, entr'ouvent les rideaux qui le garantissent.

Elle est dans le reveil de l'enfant qui en souriant tend ses petits bras à celle qui lui donna son lait.

Elle est dans les pieds qui, avec une molesse enchanteresse, soulèvent madame Gardel.

Elle est dans le port élancé de l'arbre qui brave les tempêtes.

Elle est dans le faible roseau, qui, à ses pieds, ploye et se penche jusqu'à terre.

Elle est dans le mouvement plein de grace de la vigne agitée.

Elle est dans les mouvemens régu-

liers ; les développemens rapides, les déployemens des lignes dans nos armées.

Elle est dans la distribution imposante et régulière de nos palais.

Elle est dans l'ordre aussi régulier mais moins sensible qui, sous le nom d'Arabesque, multiplie de toutes parts dans nos salons ses prétendus caprices.

Elle est dans les lignes calmes de Claude Lorrain.

Elle est dans les lignes tumultueuses de Vernet.

Elle est dans les contours de Raphaël.

Elle est dans les conceptions du

Vieil Homère, le premier comme le plus ancien des Poètes...

O mon ami ! j'avais voulu peindre la beauté. En ce moment j'ai sous les yeux quelques-uns de ces hauts peupliers dont le balancement plein de grace et de noblesse appèle la rêverie par cette impression dont je parle et qui est un secret de la nature qui lie et enchaîne ainsi les êtres les uns aux autres, et chacun au grand tout. A leurs pieds, des fleurs de convolvulus paraissent suspendues sur les eaux, et autour d'elles, dans leurs tourbillonemens perpétuels, deux papillons voltigent en tous les sens et se poursuivent sans cesse, allant et revenant sur eux-mêmes; toujours agités, toujours au moment de s'atteindre et toujours se cherchant sans pouvoir se séparer.

Et

Et une rêverie involontaire s'emparant de tout mon être; absorbant toutes mes autres facultés et livrant mon existence à la sensation seule, la plume est tombée de mes doigts défaillans, et le tems courant indéfiniment, sans relations avec la pensée, j'existais ainsi sans calculs et sans lassitude, tout par l'impression des caractères de la beauté que quelques circonstances venaient de me présenter.

Et dans ce moment d'absortion, quelques modulations, transportées des savantes partitions de Gluck ou de Méhul sur les touches d'un clavier, venant à frapper mon oreille, l'impression d'un nouveau caractère de beauté se confondant à celles déjà existantes, l'impuissance de ramener mes pensées vers un objet s'en est augmentée; tout à ce que je sentais, ma

tête captivée par des images, était sans force pour rassembler, pour coordonner des idées ; entraîné par des sensations, je ne connaissais plus que le bonheur de jouir d'elles. Ces modulations ne m'avaient un instant arraché à la rêverie, que pour m'y replonger de nouveau avec plus de force encore.

J'éprouvais dans cet exemple dû à quelques circonstances non cherchées, combien étaient faibles les ressources de l'art comparées à la sensation elle-même.

J'éprouvais à l'aspect de la réalité, quoique bornée à un site, à quelques traits seulement, cette profonde émotion, ce sentiment intérieur de bonheur, cet attendrissement de l'ame que la beauté fait connaître.

Bien convaincu que partout où ce sentiment a lieu, l'impression même révèle sous une forme quelconque l'existence de la beauté, je me laissais d'autant plus gouverner par les objets extérieurs auxquels je devais cette impression, que je venais de méditer sur le principe de semblables effets, et que j'avais essayé de rendre une partie de ce que je concevais. Je savourais cette existence qui m'identifiait pour ainsi dire avec eux. Une simple fleur des champs, quelques sons, l'aile d'un papillon étaient les ressorts puissans qui bouleversaient tout mon être; soulevaient les battemens de mon cœur, et allaient charger mes yeux d'un nuage; et comme tout se tient dans la chaîne du beau, et que tout ce qu'il y a de grand et de juste appartient aux formes de la beauté, la sensation due au simple mouvement d'un arbre était prête à

me porter vers ce que le monde intellectuel à de plus touchant et de plus élevé.

Et mon ami, ce que j'éprouvais en vous écrivant est l'histoire de toute notre vie pour qui y veut regarder de près.

Partout où se manifeste la beauté l'ame troublée répond par un cri sourd, spontanée, involontaire. Elle a entendu le langage que la nature attacha aux formes de la beauté. Pourquoi prenons-nous tant de soins pour étouffer ces révélations! Avons-nous peur d'être trop heureux!

La puissance de produire la beauté est un mystère même pour la faculté qui exerce cette puissance. Lorsque la flute de Wunderlich donne un caractère énivrant aux sons qu'elle fait

entendre, la réponse à cette question : comment le sentiment produit-il la beauté; n'est-elle pas renfermée dans ce seul mot : l'inspiration.

Helvétius supposa aux hommes une égale aptitude à tout ; et lorsque la nature lui montrait son pouvoir dans l'extrême diversité de leurs formes extérieures, il le lui contesta dans l'homme intellectuel, pour faire un honneur exclusif de la différence qui se manifestait à cet égard, à l'éducation fortuite des objets extérieurs. Ne vous semblerait-il pas plutôt, mon ami, que la nature imprima un sceau particulier à tous les êtres ? qu'elle fit Valenciennes paysagiste, Vignon architecte ?

Tout se tient et se répète dans la beauté. Ce tulle, ce ruban qui, naguères, se jouaient sur une physionomie charmante, bien moins pour

la cacher, que pour en augmenter l'expression ; la fille de Marcus-Sextus dans la douleur, présente le même effet et dans deux exemples opposés, la beauté. La nature et l'art l'ont également rencontrée, mais par des routes différentes. Les plis d'un tulle; une touffe de cheveux ont été leurs moyens.

Le sentiment de la beauté aggrandit la pensée ; une voix inconnue, une voix éloquente, ce qu'il y a de plus entraînant a parlé dans un simple contour, une forme, un mouvement.

Telle est la puissance de la beauté. Il n'y a de vie, d'agitation, de bonheur que là où elle existe.

En un mot, c'est la beauté qui partout où elle se rencontre fait connaître l'intérêt; qui fait éprouver le bon-

heur d'aimer, qui lie, qui attache à la vie ; qui fait exister en commun ; qui établit au dehors de soi les objets de son bonheur, quand le principe, la faculté de sentir la beauté réside au dedans.

Mais sans la sensibilité interne rien de cela n'existe ; tous les objets sont sans couleur. Par elle, au contraire, tout est lié dans la nature ; et en quelques instans on parcourt dans mille sens pour la parcourir encore dans mille autres et toujours avec une émotion qui semble nouvelle la chaîne des êtres d'un pôle à l'autre pôle du monde moral.

Et observez, je vous prie, que dans ce que j'ai pris pour exemple le moment seul a disposé du choix ; que dans tout autre probablement les exemples eussent été différens sans cesser pour cela de tendre à la même

preuve, s'il est vrai qu'en effet la beauté se montre à nous sous toutes les formes possibles.

Observez surtout que je ne me suis arrêté que sur quelques expressions fugitives, produites seulement dans quelques circonstances ordinaires de la vie. Qu'aurait-ce été si portant nos regards plus haut nous avions suivi dans les actes moins communs, ce sexe enchanteur et fort dans son apparente faiblesse et chez lequel j'ai puisé quelques-uns des traits que j'ai soumis à vos méditations; ce sexe que dans sa force même, les graces, compagnes inséparables de la beauté, n'abandonnent jamais ! Si depuis le sublime *non dolet* d'Arrie (4) jusqu'à ces

(4) Rappelons aux dames, que deux mots latins pourraient effaroucher un trait historique connu de tout le monde, mais qu'on ne dira jamais assez.

jours

jours de deuil dont nous sortons à peine, déroulant ensemble les annales ensanglantées des révolutions des nations nous y avions cherché les touchans exemples de dévouement qu'elles renferment ! Combien alors de nouveaux caractères de beauté nous eussions pu appercevoir ! Ici

---

Dans des tems de conjurations, de despotisme, de crimes et de malheurs, Cecina Pætus fut accusé l'an 42 de l'ère du Christianisme d'avoir voulu faire soulever l'Illyrie contre l'empereur Claude. Ce prince le condamna à la mort. Par l'ordre d'un tyran atroce Pætus allait être livré à d'infâmes bourreaux. Un seul moyen lui restait pour échapper à la honte. Arrie, épouse du condamné, le voyant hésiter, saisit un poignard, se frappe en lui disant : *Pœte non dolet*, Pætus, cela ne fait point de mal. A cet exemple d'héroïsme, le romain retrouve des forces et meurt à côté d'elle.

une foule d'idées nouvelles me pressent, m'assiègent ; les exemples et les preuves s'accumulent autour de moi ; mais, mon cher confrère, vous entretenir de la beauté dans les circonstances communes était déjà une entreprise trop hardie. Nous voilà parvenus au faîte de l'expression, au sublime dans le beau, et plus que jamais je sens toute mon impuissance pour traiter de si touchantes impressions.

EUGÈNE DANDRÉE ;

Membre du Corps Electoral du département de Vaucluse, de plusieurs Sociétés Savantes et Littéraires, etc.

C25837